GILLES LHOTE

Lady Lucille

« Qu'est-ce qu'elle a de tellement exceptionnel Catherine Deneuve ? Elle a ce que les autres n'ont pas. »

Johnny Hallyday

SEUIL

Lady Lucille

GILLES LHOTE

LADY LUCILLE

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-145821-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, mai 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

– Qu'est-ce qu'elle a de tellement exceptionnel Catherine Deneuve ?
– Elle a ce que les autres n'ont pas.

Entretien de l'auteur avec Johnny
pour *Destroy*, son autobiographie, printemps 1996,
villa la Lorada, Ramatuelle.

CHAPITRE 1

Naissance d'une icône mystère

Quand je t'ai vue danser avec lui dans le noir
J'aurais voulu pleurer car je ne pouvais pas le croire
Lucille
Et quand il t'a embrassée
Mon cœur s'est mis à battre et mes mains à trembler
Oh ! Lucille.

« Speciality », Richard Penniman /
Albert Collins, 1957 ;
reprise par Johnny Hallyday
sous le titre « Lucille », Philips, 1964

Il y a toujours un moment où la passion crée un déséquilibre, parce qu'on aime plus que l'on est aimé. On a peur, on est obsédé par l'idée de perdre l'autre. Aimer à ce point c'est une sorte de folie, une perversion de l'amour. Je pourrais parler pendant des heures là-dessus.

Catherine Deneuve, *Elle*, 1988

– Est-ce que tu as eu une aventure avec Brigitte Bardot à Saint-Tropez en 1967 ?

– Absolument pas. C'était l'époque de la chanson « Hey Joe » et j'étais parti me reposer à l'Épi Plage, un hôtel incroyable, les pieds dans l'eau, à Ramatuelle. C'était un repaire très branché de la jet-set internationale, il avait été fondé par deux amis, Albert Debarge – propriétaire d'un laboratoire pharmaceutique – et Jean Castel, le roi des nuits parisiennes. Un après-midi, mon ami Philippe, l'un des deux fils d'Albert, a organisé une *party* où Brigitte Bardot était l'invitée d'honneur. Nous avons joué au baby-foot, puis Philippe, un fou de musique, m'a tendu une guitare et nous avons fait un bœuf avec Brigitte qui a chanté quelques trucs. Clic clac Kodak, des photos sont parues : comme d'habitude, des rumeurs ont suivi… Mais, je te le dis tout de suite : « Circulez, y a rien à voir. »

– En revanche, cette année-là, en 1967, toujours à Saint-Trop et à l'Épi Plage, Natalie Wood ne t'a pas laissé indifférent…

– Oui, mais ce n'était pas en 1967, c'était en 1968 pendant les « événements ». La France était bloquée par les grèves. J'avais demandé à Alan, mon secrétaire, de venir me chercher en voiture sur la Côte d'Azur avec le compositeur Georges Aber,

un parolier à succès. Il s'était fait un nom avec « Jericho » et avait écrit, pour s'amuser, « Je ris quand j'ai le blues ». C'est à lui que l'on doit le fameux « Panne d'essence » qui révéla Sylvie (rires…), le célèbre « Da dou ron ron », mais aussi l'adaptation de « Black Is Black » (« Noir c'est noir »)… Tu vois le mec… Bref, je leur avais fait croire, à lui et à Alan, que les Everly Brothers voulaient signer un contrat avec moi. En les attendant, un soir, je suis allé faire la fête au Papagayo, cette boîte très lounge où Brigitte Bardot s'était lâchée avec un cha-cha-cha sexy resté dans les annales… Et c'est là que j'ai rencontré Natalie Wood, de passage à Saint-Tropez. Je ne pouvais pas croire que la fiancée de James Dean dans *La Fureur de vivre*, la Maria héroïque et candide de *West Side Story*, nominée trois fois aux Oscars, la fiancée anecdotique d'Elvis Presley lors d'un week-end sans lendemain à Memphis, vienne en France. Le pays était alors paralysé, en proie aux violences. Elle m'a parlé de Dean et Presley, les deux stars sur lesquelles j'avais bâti mon personnage. Elle était simple, douce et charmante, à des années-lumière des stéréotypes hollywoodiens. Le courant est passé entre nous. Après quelques danses, nous sommes allés nous baigner à l'Épi Plage où je séjournais, toujours au bungalow numéro 3…

– À une époque, tu as d'ailleurs été une figure incontournable de la saga de cet hôtel…

– À plusieurs époques, même. J'étais chez moi là-bas, c'était un endroit unique au monde. Des personnages mythiques s'y croisaient, des couples célèbres s'y sont formés, séparés, déchirés. On y fréquentait les géants du jazz qui allaient se produire au festival d'Antibes, sous la pinède de Juan-les-Pins, mais aussi Vadim qui avait frappé si fort en faisant de sa Brigitte la Femme de *Et Dieu créa la femme* et, bien sûr, les sœurs Dorléac… Françoise et Catherine étaient de toutes les fêtes, avec Françoise Sagan et toute la bande de Saint-Germain-des-Prés. Mon pote, c'était Philippe, un fou de musique. À la fin des années 1960, il avait enregistré un disque avec les Pretty Things, un bon truc d'ailleurs, qui sonnait juste. J'avais demandé à Barclay de le produire, mais Eddie avait refusé sous prétexte que Philippe lui piquait toutes ses petites amies.

– Pour rester dans l'univers qui t'intéresse, les stars féminines du cinéma mondial, il y a eu également cette parenthèse glamour avec Raquel Welch, surnommée « la plus belle femme du monde » après qu'elle a joué un personnage vêtu de peaux de bêtes dans *Un million d'années avant J.C.* À ton avis, info ou intox ?

– C'est « Président Rosko », l'animateur radio américain, très en vogue, qui m'a présenté Raquel à Los Angeles. Joseph Pasternak, plus connu sous le nom de guerre de Président Rosko, donc, était aussi un DJ d'une vision rare et d'une fulgurance folle. Tantôt baptisé « l'Empereur », tantôt « le Président », selon l'humeur, il avait fait les beaux jours des stations pirates anglaises, dont Radio Caroline, avant de devenir la coqueluche de RTL. C'était un homme de réseaux, son carnet d'adresses était immense. Je ne garde que de bons souvenirs de Raquel, elle est adorable. Je me suis d'ailleurs mal comporté avec elle. Bêtement. En 1973, elle est venue me rendre visite pendant l'enregistrement de l'album *Insolitudes* aux Olympic Studios de Londres. J'étais à nouveau séparé de Sylvie. J'avais le blues, et je l'ai fait attendre pendant des heures ! Je n'en suis pas fier aujourd'hui, mais c'est comme ça. Michel Mallory, avec qui je venais de terminer « Toute la musique que j'aime », n'a toujours pas compris pourquoi je n'avais pas cédé aux avances d'une actrice aussi glamour au lieu de finir la nuit avec des punkettes en Doc Martens qui sentaient le chien mouillé !

Voici la teneur des entretiens que je menais avec Johnny qui m'avait demandé de l'aider à écrire sa première véritable autobiographie.

À ma grande surprise, six mois plus tôt, dans une île des Bahamas au sable rose, peu après la mort de Gill Paquet, son ami et attaché de presse historique, il m'avait appelé. Il voulait publier un livre vérité, sans tricher, et m'avait choisi pour rédiger ses confessions. Le livre est sorti sous le titre de *Destroy*, titre qui collait à cette existence de déraciné qui le dévorait à l'époque. Nous avons commencé à travailler très vite, en profitant à fond des rares créneaux libres d'un agenda surchargé avec le concert de Las Vegas de novembre 1996, et les entretiens se sont poursuivis, y compris lors de son année sabbatique à bord du bateau *Only You*. Sur le bateau, nous étions parfois seuls avec Laeticia et le personnel de bord. Ces moments étaient propices à la confession.

La série de rendez-vous pour le livre a débuté à Saint-Tropez. Je me replonge dans mes souvenirs.

Il fait nuit. Les invités de la Lorada dorment depuis longtemps. Gérard et Jeannette, les majordomes de la villa, viennent de s'éclipser discrètement. Le grand salon, d'inspiration tex-mex, est sobrement éclairé, la terrasse et la piscine lagon sont illuminées par une pleine lune majestueuse.

Ce soir, Johnny n'a bu que quelques verres de rosé et il a le vin particulièrement gai. Dans ces

moments-là, Hallyday est au meilleur de sa forme ; le taiseux devient volubile, drôle, subtil ; il enchaîne les anecdotes, sa mémoire d'éléphant a enregistré les moindres détails de ses mille vies. Concentré, bien installé dans son canapé, le maître des lieux fume ses éternelles Gitanes à la chaîne.

Cette nuit, le rocker a choisi de parler des femmes, de toutes les femmes. Il y a ses deux mères (la véritable et sa tante), ses cousines, celles qui l'ont élevé, choyé, chouchouté, protégé ; celles qu'il a aimées, épousées, ses incalculables aventures, plus ou moins longues. Il se confie à propos de la jeune Laeticia avec qui il vient de se marier et qui dort à l'étage, de sa fille Laura qu'il adore et dont une peinture sur fond ocre est accrochée au-dessus de la cheminée ronde dans le plus pur style navajo. Johnny a bien un cœur de rocker.

Hallyday a toujours été un homme à femmes, un homme couvert de femmes. Ce n'est pas pour rien que, la semaine de sa disparition, le magazine *Elle* a titré en couverture, sous une photo craquante de Jean-François Jonvelle : « Notre Johnny : le séducteur absolu ». Toute sa vie, le chanteur n'a cessé de louvoyer entre coups de foudre, soif de liberté et quête éperdue d'un foyer. Pas évident de concilier les trois.

Je profite du calme de la villa et de la bonne humeur de Johnny pour lui demander ce qui me brûle les lèvres.

– Johnny, tu m'as parlé des femmes qui ont compté dans ta vie, mais pas de… Catherine Deneuve…

Il marque un temps d'arrêt, allume une nouvelle cigarette, pose les coudes sur les genoux, regarde le sol, puis lève la tête, fixant le plafond comme s'il cherchait la réponse, et me transperce de ses yeux de loup. En moins de trente secondes il m'a joué toute sa gestuelle habituelle. Je la connais par cœur. Il veut esquiver. S'ensuit l'un de ces interminables silences typiques, les yeux dans les yeux…

– Catherine je t'en parlerai plus tard, je te raconterai notre rencontre pendant le tournage des *Parisiennes*, du flash qu'il y a eu entre nous, mais seulement quand nous aborderons le chapitre du cinéma.

– OK, mais puisque nous évoquons les femmes, l'amour, la passion, l'amitié amoureuse, appelle cela comme tu veux, je suis persuadé que Catherine Deneuve a tout à fait sa place ici. Non ?

D'un seul coup la magie se rompt… L'air est soudain chargé.

– Tu ne serais pas du genre casse-couilles, toi ! Bon, je monte me coucher, je suis crevé.

Il ne faut surtout pas que je le laisse partir, il est en train de se lâcher alors qu'il déteste se confier, et n'aime pas les interviews. Nous avons peu d'occasions dans son agenda surchargé, tout le monde dort, alors j'insiste, au risque d'aller au clash. Je me lance :

– Ça fait dix ans que je te suis pour *Paris Match*. J'ai connu Babeth, Gisèle Galante, Leah, Linda Hardy, Adeline, Karine, Laeticia. Ensemble, nous avons monté des coups, des fausses paparazzades pour les rendre jalouses. Tu m'as raconté ta vie, tes démons, tes souffrances, tes pires et tes meilleurs moments, tes splendeurs et tes misères, les drogues et l'existence hors projecteurs. Ton idée pour le livre était de tout raconter et d'un seul coup tu te braques… Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'elle a de tellement exceptionnel, Catherine Deneuve ?

La réponse fuse…

– Elle a ce que les autres n'ont pas.

Inexplicablement, c'est moi qui deviens silencieux. Je viens de relier les points de suspension, de comprendre enfin qui est la femme mystère qui, depuis le début des années 1960, a été le seul fil rouge de la vie sentimentale de cet écorché vif, quelles que soient ses compagnes du moment.